

# Descendre

Mon esprit crée.  
Comme par complexe, il crée  
Des formes en permanence.  
C'est tout ce qu'il sait créer.  
Ces formes sont l'illusion  
D'un monde intelligible.

Les formes sont finies.  
Elles sont les frontières qui englobent et délimitent des ensembles, qui deviennent des présences et des objets,  
Des idées,  
Avec lesquelles j'organise ma pensée.  
L'objet est devenu le seul matériau d'un raisonnement qui se suffit à penser.

La forme est utile à ma pensée. La forme à agencer est l'organe de ma pensée.  
Le mot est l'organe de la phrase.  
La forme est une image, une idée, un bloc, qui organise ma logique et ma compréhension par emboîtement,  
Agencer les invisibles est impensable.

L'impensable rôde, libre, dans l'air que je respire naïvement.

Si je dessine au crayon la forme d'une coccinelle, j'en reconnais sa forme qui est ici son image, sa représentation,  
Mais l'image ici n'est qu'une idée. Le contour, le trait, la forme reste l'idée pensive de la coccinelle et  
L'esprit qui raisonne avec des idées perd son corps, il perd son ancrage dans le mouvement.

Si maintenant je la peins, cette coccinelle sera investie de couleurs et de lumières,  
Et elle prendra une toute autre dimension.  
Elle ne sera plus une forme, elle sera douée d'un contenant vibrant, d'une mobilité, d'une perception, d'un agencement, habitée du mouvement invisible du vivant.  
Si je fais abstraction de la forme, la coccinelle peut être représentée par de simples taches de couleurs, plus abstraites,  
Où la présence physique se devine comme une source plutôt que comme un espace limitant,  
Et où je peux presque vivre les intentions de l'insecte seulement, lorsque son corps  
Est un jardin d'invisibles qui s'épanche dans une perception plus vaste que sa forme.

La couleur indique au-delà de la forme. Elle indique le mouvement de la matière vivante et inerte.  
La couleur indique le champ lumineux des présences, elle porte en elle l'intention des essences et leurs interactions.

La coccinelle m'a rendu la lumière rouge. C'est l'information qui m'est destinée et qui me lie à cette coccinelle comme une intention. Sa forme est l'intention que je lui porte pour pouvoir la penser. Une réalité se trouve dans la transformation mouvante des propriétés  
Que la lumière met en reflet, que la lumière révèle.

Si le mot est une forme, la phrase est un agglomérat de formes.  
La phrase et sa pensée sont les formes qu'il me faut investir dans leurs couleurs, dans leurs mouvements.

Écrire m'est parfois ce processus mystique où  
Mon propos est au-deçà du livre,  
Dans le spectre d'un auteur qui résonne  
Par une lumière plus profonde.

Je dois me familiariser avec  
Cette dimension abstraite  
Qui régit le concret.  
C'est l'enjeu de ce livre dont  
L'ambition  
Est de représenter le vivant pour mieux l'investir et le représenter.

Cette ambition est une idée.

L'idée est la tentative de mon esprit d'abstraire le corps,  
À m'articuler dans la pensée,  
Plutôt que me mouvoir et de trouver un réel indiscutable dans un espace concret.  
Cette attitude sert mon humanité,  
Et aux dépens d'une chose qui m'est plus que tout, plus vaste que cette humanité.

Parce qu'un auteur se rend à son humanité,  
Il parle la langue de son humanité.

L'idée est ce qui me tient à mon humanité.

L'idée est cette forme qui fuit les perceptions et les affects pour ne s'agencer que dans les représentations de l'esprit.  
L'idée est la trace d'une volonté de supplanter la perception du concret par l'objectivité de sa pensée.

Dès lors que la subjectivité se déploie à mes sens, dépourvus de leurs interprétations, j'admets que l'objectivité m'est moins concrète que ma subjectivité.  
Ma subjectivité est tellement loin de ma pensée qu'elle devient une objectivité pour elle. C'est une objectivité plus réelle, supérieure à l'objectivité même de la pensée qui la définit.  
L'abstrait qui trouvait une justesse dans mon corps devient une présence qui peut être plus concrète que ce que ma pensée parfois peut concevoir de concret.  
C'est la première absurdité, un paradoxe qui, quand je le vis, me fait rire  
Et rire me fait me sentir vivant.

Si mon esprit se fait moins volontaire, au prix d'un dur labeur, il est en mesure de regarder et de constater seulement.

Mon esprit devient propriété perceptive du corps et il recouvre alors une fonction primitive : j'habite mon corps.

Habiter mon corps, c'est être dans mon mouvement. C'est être, plus que faire.

Je me découvre ainsi une identité concrète, faite de mouvements invisibles.

Mes capacités à être, trouvées dans l'impensable, changent la forme de mon corps en une entité plus diffuse, au-delà de ma forme, de mon masque, de mon image.

C'est ce qui donne à mon corps une dimension plus grande que l'objet seul qu'il représente, ma subjectivité est alors en lui, et aussi en dehors de lui.

Mon corps perd ses limites : il est aussi ce que je perçois.

Ce que je perçois et qui fait maintenant ma subjectivité est, plus que ma propre nature, la nature même : Mon corps fusionne naturellement avec les musicalités qui le traversent. En saisissant les ambiances, les intentions, les cinétiques et les traces, il saisit naturellement, organiquement, l'essence du contexte pour mieux le traverser et en être traversé.

Mon corps et son environnement dansent, ils sont

Une sinusoïde

Qui dévoile un nouveau regard, fait de mystères.

Dans ce phénomène d'intrication (le mot est posé), je « deviens » ce que je perçois. Mon corps, allongé sous un arbre avec cette coccinelle, au bord d'une rivière, devient le moment. Il devient la scène et se confond, en elle, avec elle, en moi. Ce mouvement est une danse orchestrée par les organes extérieurs devenus les miens, faits miens.

L'arbre, la rivière, l'oiseau, le possible poisson, la terre fertile et l'odeur des alluvions, cette ambiance, ce rythme est dans mon corps, est mon corps tout entier. Mon corps devient autre chose qu'un corps fini, il devient un champ, un champ de possible, un champ mouvant, parfaitement adapté par les rythmes inconscients de la rive. Il en est devenu l'amont et l'aval.

Je pense à Narcisse.

Se serait-il noyé ici ?

Mon esprit ne serait là que pour distinguer les formes, me rappeler à ma propriété d'être singulier et fragile, malmené par une pensée et un masque sidérant ?

Ou appartient-il depuis toujours à un cosmos fuyant, fait de présences mouvantes,

Que des rythmes distincts et remarquables, en proie à un monde dévorant,

Auraient confondu dans l'intrication d'un amour traversant, protéiforme et omniprésent ?

Penser est parfois un exercice mystique,

Ce qui devient un poème m'est une épreuve nécessaire pour acter au théâtre.

Une discipline se pense.

Le théâtre est une discipline.

Je dois penser comment ne plus penser

Et découvrir ce que cache cette idée irrationnelle.

Je dois penser par diffusion des sens plutôt que par diffusion d'idées.

Quand je ne suis que de pensées, je sors de ma présence organique et concrète. Mon corps devient un objet, une idée. Je ne peux m'émanciper que vers un monde d'illusion, dans lequel je perds toute capacité d'identification subjective.

"Je" n'est plus qu'une idée. "Je" perd tout sens commun.

Quand je ne suis qu'une idée, le monde se retrouve être une somme systémique d'idées. Je brasse un monde fictif de représentations objectales, un monde mécaniste. J'ai pour blessure une abstraction initiale de ma présence mouvante et concrète. Je ne suis plus qu'une pensée désincarnée dans la tragédie de ma dissociation. J'agence des concepts comme j'assemble les objets d'un puzzle, dans une utopie déterminée en projet.

Je reproduis hors de moi ce modèle où je ne suis moi-même qu'un rouage dans une machinerie déterministe et logique là

Où mon corps, lui,

Ne parle que d'intrications absurdes et insensées.

L'absurde est la part de cohérence

Que mon corps habite et

Qui échappe à ma pensée.

L'absurde est ce qui doit être validé

Inconditionnellement

Par l'esprit qui cherche un mouvement dans ses idées.

Pour toucher le réel,

Je ne peux pas le parler.

Il ne peut pas se dire.

Il ne peut pas se penser.

Le réel se touche, se constate dans le maillage mouvant des présences insaisissables,

Par l'exercice du vivant, dans l'éveil d'une pensée qui regarde

Plus qu'elle ne reconnaît.

Ce champ arrose et révèle

Mes perceptions lucides,

Mes émotions franches.

Il redonne à mon intuition sa nature

Faite de mouvements et dont je devine

Une source profonde

Qui reflète les couleurs

Des invisibles.

---

Révision #14

Créé 2026-06-15 15:38:42 CEST par leopold

Mis à jour 2026-08-07 14:54:50 CEST par leopold